

Évocation du parcours de Marie de Védrines

Un doctorat *honoris causa* salue d'ordinaire une œuvre qui a compté, dont l'influence a rayonné, assortie si possible d'une contribution académique digne d'attention. Un tel doctorat *en théologie*, conféré par une faculté « évangélique », spécifie cette signification : il signale et il honore un apport important à l'édification des Églises, à la purification et à l'enrichissement de la doctrine, à l'avancement du Règne de Dieu.

Dans le christianisme évangélique français, je ne vois aucune « candidate » dont la vie ait porté un fruit plus proche de la description que je viens de faire, en deux ou trois traits, que *Mademoiselle Marie de Védrines* – vers qui je me tourne.

De votre enfance dans le Sud-Ouest, je ne dirai rien pour ne pas empiéter sur la « méditation autobiographique » annoncée. Je rappellerai seulement que vous prolongez une tradition familiale pour laquelle des générations de croyants ont rendu grâces – comme pour une bénédiction majeure. Vous illustrez une tradition de militance fidèle, pour la pleine vérité de l'Évangile, sans concession ni compromis.

Vous avez fait d'emblée la preuve de vos capacités, et de la *ténacité* qui permet aux capacités d'enfanter des résultats. Vous avez conquis un doctorat ès-sciences économiques – si je me rappelle bien une remarque saisie au vol, vos recherches braquaient le projecteur sur la *production* des richesses, préalable à leur distribution. Votre carrière s'est alors déroulée à la Banque de France, dont vous êtes « directeur honoraire ». Vous sillonnez la France, vous auscultiez l'activité des provinces – et l'expérience a sans doute cultivé en vous le réalisme et la psychologie de terrain.

En même temps, vous serviez le peuple de Dieu. Vous avez pris à cœur les affaires de votre Union d'Églises, et siégé au Conseil de la Fédération Protestante de France en son nom. Un combat ! Un combat que vous meniez avec la

grâce qui caractérise votre expression, mais un combat... C'était un temps de déliquescence des convictions pour une large part du protestantisme français ; vous refusiez votre complaisance à cette évolution, et même votre résignation – les routes, les villes ouvertes, abandonnées en Israël (cf. Jg 5.6-7) : Non ! Ce combat, vous l'avez aussi mené, différemment, au Conseil national de l'Alliance Évangélique Française, et à celui de l'Alliance Biblique.

Mon premier souvenir date des années 1960. Vous aviez été élue au Comité directeur de l'Union des Chrétiens Évangéliques (vénérable institution, qui avait eu ses heures d'influence, mais accusait le poids des ans), et moi aussi. Vous avez souhaité me rencontrer pour que les deux benjamins que nous étions accordent leurs violons... L'Union des Chrétiens Évangéliques n'avait plus grand avenir sous ce nom, mais notre admission au sein de son Comité a permis un rebond : rebond qui a marqué votre histoire personnelle comme la mienne, et de l'avis d'un historien-sociologue aussi autorisé que Jean Baubérot, l'histoire du mouvement évangélique francophone.

La feuille, en effet, que publiait ladite Union, sous le titre *Le Chrétien évangélique*, a accepté de fusionner avec le *Bulletin de l'Alliance Évangélique* pour entrer dans une aventure nouvelle, d'autres concours venant s'ajouter : la création d'une revue assez ambitieuse, *Ichthus*. C'est pour *Ichthus* surtout que je vous ai vue à l'œuvre. Vous l'avez porté à bout de bras. Vous en avez été l'âme, à beaucoup d'égards. Sans vous, *Ichthus* n'aurait pas été *Ichthus* et n'aurait pas survécu longtemps. Votre chronique régulière était sans doute ce que lisaient d'abord beaucoup de lecteurs. Vous éclairiez pour eux l'actualité (en contribuant, par l'exemple, à la préservation de la langue française, ce que je n'ai pas manqué d'apprécier !). Entre autres, je souligne votre accompagnement du Mouvement de Lausanne, qui vous a encore conduite à Pattaya, et plus tard à Manille.

Une retraite anticipée (à mes yeux incroyablement tôt, mais ce fut providentiel pour l'œuvre du Seigneur) vous a permis de soutenir M. Courthial dans une autre aventure, celle de la Faculté Libre de Théologie Réformée (aujourd'hui « Jean Calvin »). Je me rappelle avoir entendu le témoignage du progrès dans le fonctionnement, du bienfait pour la vie commune, qu'a entraînés votre présence à Aix ; je garde aussi le souvenir de votre souci efficace pour que nos deux facultés collaborent harmonieusement : vous y avez discrètement travaillé.

Un des rôles que vous avez assurés a été le soin du programme de publication, dans la *Revue Réformée* et aux éditions Kerygma. La plupart des textes ont passé entre vos mains, et vous leur avez donné la forme agréable qui n'a pas été pour rien dans leur réception.

Dans le prolongement de cette activité se situe le « chef-d'œuvre » de la dernière période. Vous avez traduit l'*Institution chrétienne* en français du XXI^e siècle ! Certes, vous n'avez pas travaillé seule : modestement, vous avez soumis vos propositions à M. Paul Wells (il a, je pense, ajouté les renseignements techniques réservés, jusqu'à présent, aux éditions académiquement « pointues », donc rares et chères). Mais le gros de la tâche, c'est vous qui l'avez réalisé. Et je reste pantois devant la prouesse. S'affranchir à ce point de la forme calvinienne en respectant le sens, j'aurais espéré y parvenir à partir d'une version étrangère – mais du français au français, je n'aurais pas risqué le pari. Et vous avez réussi ! (Cf. ma recension dans les *Cahiers de l'Institut Biblique*.) C'est une prouesse *scientifique*, car elle suppose une exégèse compétente, en même temps que maîtrise et finesse théologiques.

Parmi les traits de personnalité et de comportement que j'admire, je choisirai les trois suivants. Votre *sens de l'organisation* mériterait d'être dit légendaire ; et vous l'appliquez, non pas à critiquer ceux qui en montrent moins que vous, mais à obtenir de vraies améliorations pour tous. Votre *vigueur*, jusque dans le langage – vous appelez un chat un chat – ne s'amortit jamais quand la vérité de la Parole de Dieu est en jeu. Votre *attention aux personnes*, en grand nombre, vos filleuls, les étudiants, tant d'amis, vous permet de leur apporter, juste au moment opportun, le secours dont ils ont besoin ; vous êtes pour beaucoup comme une mère spirituelle.

Vous luttez avec vigilance contre la tentation marcionite, celle de couper le Nouveau Testament de l'Ancien... Aussi conclurai-je par une référence à l'Ancien Testament. Je l'ai déjà introduite en évoquant la désolation d'Israël, dont l'analogie vous peine tant dans les Églises contemporaines : je reprenais les termes du chant de Déborah (Jg 5.6-7). Or elle continue, rendant compte de sa vocation : *Jusqu'à ce que je me sois levée, moi Déborah, que je me sois levée comme une mère en Israël*.

Si Déborah vivait au XXI^e siècle après Jésus-Christ, la faculté envisagerait de lui décerner un doctorat *honoris causa*... Nous avons un peu en vous notre Déborah *bis*, Mademoiselle Marie de Védrines !

Henri BLOCHER